

« Je suis belle, ô mortels... »

par Françoise Mingot-Taurin

Les bleus et les ocres de cette palette renvoient au fondement vital des éléments. Un ocre adamique s'anime ici, au féminin. Et le bleu apaisant d'une Eve primordiale qui, devenue déesse, aurait la majesté pharaonique devant laquelle s'incline l'artiste foudroyé par la beauté. On pense à celle qui hante l'âme baudelairienne, puissante et même monumentale, mais ici chaleureuse et non pas figée « comme un rêve de pierre ». Cependant si le feu couve ses braises joyeuses, il ne pétille que dans quelques bustes dont l'orangé illumine des visages plus mobiles.

Il arrive que le vêtement libère la générosité des seins. Alors les bras entrouverts ne laissent aucun doute sur le don, l'accueil discrètement attentif à toute éventualité providentielle dont le mouvement réserve les surprises et manifeste la douceur.

Les titres des œuvres le soulignent : dans la peinture de Jacques Biolley, tout est célébration, depuis la féerie des paysages où avec la fécondité de leurs blés, la régularité de leurs arbres, la tranquillité de leurs chevaux, l'éclat des fleurs où jusqu'aux natures dites « mortes » combinant sphères omniprésentes et souples verticalités. Les fruits concertent, les flacons méditent, les chats félinent leur présence. Et les femmes semblent suivre, dans la lumière nocturne ou le globe incomplet du soleil, un rituel venu du fond des âges.

La nature est géométrie rassurante. La femme, irradiation, fascine. Le peintre privilégie splendeur des symétries et sérénité du mystère. Il atteint l'harmonie par la pureté de nus solitaires, de couples ou de triades de femmes qui accomplissent ensemble leurs destinées, parfois comme des anges, hors de la présence virile, puisqu'au seul fiancé où ébauche ou promesse où il est permis d'approcher.

Harmonie des corps obliques, en instable équilibre, suivant un appel caché.

Admiration pour la grâce des épaules et du cou, pour les membres huilés rayonnant comme des lampes, pour les formes de vases antiques et pour l'entaille sous le pubis à l'évasement de la chair ; pour les ogives qui annoncent le jour crépusculaire où s'enchâssent des visages créolisés, sous de sages chevelures dont une mèche se rebelle. Pour la pulpe de lèvres venues d'Afrique ou d'Asie. Pour les hautes coiffures sophistiquées, les longs doigts précieux comme des jambes de danseuses. Pour les mains qui épousent l'objet, creuset ou prière. Pour les yeux absorbés dans un au-delà qui nous échappe. Pour la touche de mauve qui se mêle à l'orange, voile de soie, fleurs et plis. Pour le blanc et ses diaphanes apparitions. Pour le vert dentellisé qui traverse les êtres imprégnés de toute la nature comme si elle pouvait se fondre en eux.

Femmes plus que femmes. Merveilles du sacré.

Françoise Mingot-Taurin est agrégée de lettres, docteur en littérature comparée, éditrice et écrivain. Elle poursuit parallèlement sa carrière dans l'univers de la chanson. Son dernier livre en date s'intitule : Impertinences, chansons à lire, chansons à dire.